

1) Parcours dans *Les Cahiers de Douai*

A. Poèmes érotiques et amoureux d'un adolescent qui veut s'émanciper

« Première soirée », « Sensation » ; « Soleil et chair » ; « Les réparties de Nina », « Roman », « Rêvé pour l'hiver », « Au Cabaret-Vert, cinq heures du soir » ; « La maline »

B. La poète bohémien

Envies de liberté : « Sensation » ; l'adolescent débraillé à Charleville : « A la musique » ; l'adolescent amoureux qui fréquente les cafés de Charleville : « Roman » ; le fugueur à Charleroi : « Au Cabaret-Vert, cinq heures du soir », « La maline » ; le poète fugueur : « Ma bohème », « Sensations »

C. Poèmes politiques

« Le forgeron », « Morts de Quatre-vingt-douze et de Quatre-vingt-treize », « Le mal », « Rages de Césars », « L'éclatante victoire de Sarrebrück », « Le dormeur du val »

D. La peinture sociale

Les paysans : « Les réparties de Nina » ; les pauvres petits de la ville : « Les effarés » ; la bourgeoisie et la population de Charleville : « A la musique »

F. Poèmes aux références littéraires et mythologiques

« Soleil et chair », « Ophélie », « Bal des pendus », « La châtiment de Tartufe », « Vénus anadyomène »

E. Poème « Le buffet »

2) Parcours associé : « Emancipations créatrices »

Le nom « émancipation » vient du latin juridique *emancipatio*, qui était l'acte juridique par lequel le chef de famille (le *dominus*) soustrayait un membre de sa famille à son autorité, par exemple un enfant ou un esclave. Ce mot est constitué de quatre formants : le préfixe *e* ou *ex* ui signifie « hors de », puis *manu* qui signifie « main » ou « puissance » ; *cip*, forme dérivée du verbe *capere* qui signifie prendre » ; enfin le suffixe *atio* qui signifie « action ». Donc, littéralement ce mot signifie « action de faire sortir de la puissance/ des mains de quelqu'un ». En droit français, l'émancipation est l'acte par lequel un mineur est juridiquement assimilé à un majeur.

« L'émancipation est l'acte par lequel un mineur est juridiquement assimilé à un majeur et peut accomplir seul les actes nécessitant la majorité légale. L'émancipation produit des effets à la fois à l'égard du mineur et de ses parents. Une fois émancipé, le mineur n'est plus sous l'autorité de ses parents et a la capacité juridique. » (Service-public.fr)

L'adjectif « créatrices » renvoie à l'idée exprimée dans le mot « poétique » au sens large. Notons bien qu'on ne crée jamais *ex nihilo*, c'est-à-dire à partir de rien. Une émancipation se fait toujours à partir de quelqu'un, d'un mouvement artistique, d'une idée, etc.

« Sensation », « Soleil et chair » (sous le titre « *Credo in unam* ») et « Ophélie » ont été envoyés à Théodore de Banville, poète parnassien, pour les faire éditer dans la revue collective *Le Parnasse contemporain*.

3) Parnasse et symbolisme

Réponse à une question par le Guichet du savoir de la bibliothèque municipale de Lyon

"Le groupe du Parnasse rassemble autour d'un maître, Leconte de Lisle, un certain nombre de poètes partageant le même idéal (José-Maria de Heredia, Théodore de Banville, François Coppée, Sully Prudhomme). Le mouvement doit son nom à une revue poétique, « Le Parnasse contemporain », qui paraît à partir de 1866. Contre les romantiques qui s'étaient voulus des écrivains du Nord, libérés de l'influence méditerranéenne, la nouvelle école poétique se rattache à l'idéal grec de pureté et de clarté. Mais le groupe du Parnasse se veut aussi « contemporain » ; jugeant le romantisme dépassé, les Parnassiens prônent une poésie moderne, accordée à leur époque que domine la science.

Leur doctrine prolonge les idées de « l'Art pour l'Art » émises par Gautier dès 1836 et fixées en 1857 dans le fameux poème « L'Art ». Les Parnassiens reprennent le culte que Gautier voue à la belle forme ; ils y ajoutent un souci d'exactitude par rapport au sujet traité, qui est la marque de leur époque et les rattache au réalisme. Le poète ne doit chercher ni à transmettre un enseignement, ni à exprimer ses sentiments intimes. Il doit travailler patiemment la forme de son poème pour atteindre une perfection comparable à celle d'une statue de marbre, impeccablement polie. Chez les Parnassiens, la fantaisie est bannie. Une documentation importante préside à l'élaboration du poème qui contient ainsi un certain nombre de connaissances relatives à l'art, à la mythologie, à la science. Poésie d'érudition, donc. Poésie d'observation également, dans la description de paysages, d'animaux ou d'œuvres d'art.

Les Parnassiens ne se déclarent ni réalistes, ni idéalistes. Mais par leur souci d'exactitude, leur refus du sentimentalisme vague, leur goût de la forme impeccable, ils se situent plutôt du côté d'écrivains comme Flaubert ou les Goncourt, donc du côté du réalisme." (in Histoire de la littérature en France au XIXe siècle, Michel Echelard –Hatier, 1984).

"Le symbolisme est un mouvement esthétique comme il y en eut tant au XIXe siècle. Pour ce qui est de la littérature, il a des liens avec le Parnasse et la Décadence. Les Décadents s'étant donnés Verlaine pour maître ; les symbolistes choisissent Mallarmé.

En 1886, le poète Jean Moréas publie dans « Le Figaro » une lettre où il définit la poésie nouvelle : après le temps du romantisme et celui du Parnasse, le temps du symbolisme est venu. On pourrait définir le symbolisme comme un romantisme fin de siècle, car il y a aussi de la révolte dans ce mouvement, contre le matérialisme ambiant (y compris celui des Parnassiens), contre le positivisme, contre leurs conséquences dans l'art, sous la forme du naturalisme en particulier.

Cela entraîne une réaction, favorisant : le bizarre, le rêve, l'inconscient, le mystérieux, l'occulte. Cela entraîne également une préférence : donnée à l'idée et au signe plutôt qu'au réel, pour la suggestion plutôt que pour la représentation, pour la sensation plutôt que pour la forme." (in Le symbolisme, Sophie Didier et Etienne Garcin –Ellipses, 2000).

4) Documents pour chaque poème (source principale : Rimbaud, *Œuvres*, notes de Suzanne Bernard, Classiques Garnier, 1960)

« Première soirée »

Suivant Jacques Gengoux, Rimbaud veut y faire la satire de l'amour mièvre et niais. Rimbaud s'y essaye en tous cas à un genre frivole auquel il n'attachait sans doute pas grande importance. Ce poème a paru d'abord dans un journal satirique *La Charge* le 13 août 1870, sous le titre « Trois baisers ».

« Sensation »

Il fait partie des poèmes envoyés, le 24 mai 1870, au poète parnassien Théodore de Banville, avec « Soleil et chair » et « Ophélie ». Ce poème exprime son désir vif de partir, d'aller « loin, bien loin » dans la nature. Il écrit : « Je me suis mis, enfant touché par le doigt de la Muse, - pardon si c'est banal, - à dire mes bonnes croyances, mes espérances, mes sensations, toutes ces choses des poètes, - moi, j'appelle cela du printemps. »

« Le forgeron »

Le 20 juin 1792, et non le 10 août (erreur de Rimbaud sur le recueil Demeny, alors qu'il avait mis la date correcte sur le manuscrit donné à Izambard), Louis XVI, pressé par la foule qui avait envahi les Tuileries, est pris à partie par le boucher Legendre et doit se coiffer du bonnet rouge. Rimbaud a remplacé le boucher par un forgeron. Il s'inspire pour ce poème du Hugo de *La Légende des siècles* (virulentes apostrophes aux rois du Cid dans « Romancero du Cid », d'Elciis dans « Les Quatre Jours d'Elciis » et d'un voleur dans « Le Cercle des Tyrans ») mais aussi du Hugo des *Châtiments*, recueil virulent contre Napoléon III.

« Soleil et chair »

Selon Izambard, Rimbaud écrit ce poème après avoir lu *Le Satyre* de Hugo et *L'Exil des dieux* de Banville

« Le satyre », *La Légende des siècles* de Victor Hugo, 1859-1883

Le satyre

Un satyre habitait l'Olympe, retiré
Dans le grand bois sauvage au pied du mont sacré ;
Il vivait là, chassant, rêvant, parmi les branches ;
Nuit et jour, poursuivant les vagues formes blanches,
Il tenait à l'affût les douze ou quinze sens
Qu'un faune peut braquer sur les plaisirs passants.
Qu'était-ce que ce faune ? On l'ignorait ; et Flore
Ne le connaissait point, ni Vesper, ni l'Aurore
Qui sait tout, surprenant le regard du réveil.
On avait beau parler à l'églantier vermeil,
Interroger le nid, questionner le souffle,
Personne ne savait le nom de ce maroufle.
Les sorciers dénombraient presque tous les sylvains ;
Les aegipans étant fameux comme les vins,
En voyant la colline on nommait le satyre ;

On connaissait Stulcas, faune de Pallantyre,
Gès, qui le soir riait, sur le Ménale assis,
Bos, l'aegipan de Crète ; on entendait Chrysis,
Sylvain du Ptyx que l'homme appelle Janicule,
Qui jouait de la flûte au fond du crépuscule ;
Anthrops, faune du Pinde, était cité partout ;
Celui-ci, nulle part ; les uns le disaient loup,
D'autres le disaient dieu, prétendant s'y connaître ;
Mais, en tout cas, qu'il fût tout ce qu'il pouvait être,
C'était un garnement de dieu fort mal famé.

Tout craignait ce sylvain à toute heure allumé ;
La bacchante elle-même en tremblait ; les napées
S'allaient blottir aux trous des roches escarpées ;
Écho barricadait son antre trop peu sûr ;
Pour ce songeur velu, fait de fange et d'azur,
L'andryade en sa grotte était dans une alcôve ;
De la forêt profonde il était l'amant fauve ;
Sournois, pour se jeter sur elle, il profitait
Du moment où la nymphe, à l'heure où tout se tait,
Éclatante, apparaît dans le miroir des sources ;
Il arrêta Lycère et Chloé dans leurs courses ;
Il guettait, dans les lacs qu'ombrage le bouleau,
La naïde qu'on voit radieuse sous l'eau
Comme une étoile ayant la forme d'une femme ;
Son oeil lascif errait la nuit comme une flamme ;
Il pillait les appâts splendides de l'été ;
Il adorait la fleur, cette naïveté ;
Il couvait d'une tendre et vaste convoitise
Le muguet, le troëne embaumé, le cytise,
Et ne s'endormait pas même avec le pavot ;
Ce libertin était à la rose dévot ;
Il était fort infâme au mois de mai ; cet être
Traitait, regardant tout comme par la fenêtre,
Flore de mijaurée et Zéphir de marmot ;
Si l'eau murmurait : J'aime ! il la prenait au mot,
Et saisissait l'Ondée en fuite sous les herbes ;
Ivre de leurs parfums, vautre parmi leurs gerbes,
Il faisait une telle orgie avec les lys,
Les myrtes, les sorbiers de ses baisers pâlis,
Et de telles amours, que, témoin du désordre,
Le chardon, ce jaloux, s'efforçait de le mordre ;
Il s'était si crûment dans les excès plongé
Qu'il était dénoncé par la caille et le geai ;
Son bras, toujours tendu vers quelque blonde tresse,
Traversait l'ombre ; après les mois de sécheresse,
Les rivières, qui n'ont qu'un voile de vapeur,
Allant remplir leur urne à la pluie, avaient peur
De rencontrer sa face effrontée et cornue ;
Un jour, se croyant seule et s'étant mise nue

Pour se baigner au flot d'un ruisseau clair, Psyché
L'aperçut tout à coup dans les feuilles caché,
Et s'enfuit, et s'alla plaindre dans l'empyrée ;
Il avait l'innocence impudique de Rhée ;
Son caprice, à la fois divin et bestial,
Montait jusqu'au rocher sacré de l'idéal,
Car partout où l'oiseau vole, la chèvre y grimpe ;
Ce faune débraillait la forêt de l'Olympe ;
Et, de plus, il était voleur, l'aventurier.
Hercule l'alla prendre au fond de son terrier,
Et l'amena devant Jupiter par l'oreille.

« L'exil des dieux », *Les Exilés de Banville*, 1890

L'Exil des Dieux

C'EST dans un bois sinistre et formidable, au nord
De la Gaule. Roidis par un suprême effort,
Les chênes monstrueux supportent avec rage
Les grands nuages noirs d'où va tomber l'orage ;
Le matin frissonnant s'éveille, et la clarté
De l'aube mord déjà le ciel ensanglanté.
Tout est lugubre et pâle, et les feuilles froissées
Gémissent, et, géants que de tristes pensées
Tourmentent, les rochers jusqu'à l'horizon noir
Se lèvent, méditant dans leur long désespoir ;
Et, blanche dans le jour douteux et dans la brume,
La cascade sanglote en sa prison d'écume.

Léchant les verts sapins avec un rire amer,
La mer aux vastes flots baigne leurs pieds, la mer
Douloureuse, où, groupés de distance en distance,
Accourent les vaisseaux de l'empereur Constance.
Tout à coup, ô terreur ! ô deuil ! au bord des eaux
La terre s'épouvante, et jusque dans ses os
Tremble, et sur sa poitrine âpre, d'effroi saisie,
Se répand un parfum céleste d'ambroisie.
Un grand souffle éperdu murmure dans les airs ;
Une lueur vermeille au fond de ces déserts
Grandit, mystérieuse et sainte avant-courrière,
Ô vastes cieux ! et là, marchant dans la clairière,
Luttant de clarté sombre avec le jour douteux,
Meurtris, blessés, mourants, sublimes, ce sont eux,
Eux, les grands exilés, les Dieux. Ô misérables !
Les chênes accablés par l'âge, et les érables
Les plaignent. Les voici. Voici Zeus, Apollon,
Aphrodité marchant pieds nus (et son talon
À la blancheur d'un astre et l'éclat d'une rose !)
Athénée, dont jadis, dans l'éther grandiose,

Le clair regard, luttant de douceur et de feu,
Était l'intensité sereine du ciel bleu.
Héré, Dionysos, Héphaistos triste et grave
Et tous les autres Dieux foulant la terre esclave
S'avancent. Tous ces rois marchent, marchent sans bruit.
Ils marchent vers l'exil, vers l'oubli, vers la nuit,
Résignés, effrayants, plus pâles que des marbres,
Parfois heurtant leurs fronts dans les branches des arbres,

Et, tandis qu'ils s'en vont, troupeau silencieux,
La fatigue d'errer sans repos sous les cieux
Arrache des sanglots à leurs bouches divines,
Et des soupirs affreux sortent de leurs poitrines.
Car, depuis qu'en riant les empereurs, jaloux
De leur gloire, les ont chassés comme des loups,
Et que leurs palais d'or sont brisés sur les cimes
De l'Olympe à jamais désert, les Dieux sublimes
Errent, ayant connu les pleurs, soumis enfin
À la vieillesse horrible, aux douleurs, à la faim,
Aux innombrables maux que tous les hommes craignent,
Et leurs pieds, déchirés par les épines, saignent.
Zeus, à présent vieillard, a froid, et sur ses flancs
Serre un haillon de pourpre, et ses cheveux sont blancs.
Sa barbe est blanche : au fond du lointain qui s'allume
Ses épouses en deuil le suivent dans la brume.
Héré, Léo, Métis, Eurynomé, Thémis
Sont là, blanches d'effroi, pâles comme des lys,
Et pleurent. Sur leurs fronts mouillés par la rosée
L'aigle vole au hasard de son aile brisée.
Et celui qui tua la serpente Pytho,
Le brillant Lycien, cache sous son manteau
Son arc d'argent, rompu. Triste en sa frénésie,
Le beau Dionysos pleure la molle Asie ;
Et ce hardi troupeau, les femmes au sein nu
Qui le suivaient naguère au pays inconnu,
Folles, aspirant l'air avec ses doux arômes,
Ne sont plus à présent que spectres et fantômes.

Hermès, qui n'ouvre plus ses ailes, en chemin
Songe, et le rameau d'or s'est flétri dans sa main.
Athènè, l'invincible Arès, mangent les mûres
De la haie, et n'ont plus que des lambeaux d'armures ;
Déméter, pâle encor de tous les maux soufferts,
Tient sa fille livide, arrachée aux Enfers,
Et la blonde Artémis, terrible, échevelée,
Bondit encor, fixant sa prunelle étoilée
Sur la nuit redoutable et morne des forêts,
Cherchant des ennemis à percer de ses traits,
Et sur sa jambe flotte et vole avec délire
Sa tunique d'azur que l'ouragan déchire.

Cependant, les regards baissés vers le sol noir,
Les Muses lentement chantent le désespoir
De l'exil, dont leur père a dû subir l'outrage,
Et leur hymne farouche éclate avec l'orage.
Toute l'horreur des cieus perdus est dans leur voix ;
Les arbres, les rochers, les profondeurs des bois,
Les antres noirs ouverts sous la rude broussaille
S'émeuvent, et la mer, la mer aussi tressaille,
La mer tumultueuse, et sur son flot grondant,
Vieux, tenant un morceau brisé de son trident,
Poseidon apparaît, s'élevant sur la cime
Des ondes. Près de lui, fugitifs dans l'abîme,
Pontos, Céto, Nèreus, Phorcys, Thétis, couverts
D'écume, gémissant au milieu des flots verts,
Sur les pointes des rocs heurtent leurs fronts livides
En signe de détresse, et les Océanides,

Frappant leur sein de neige et pleurant les tourments
Des grands Dieux, vers le ciel tordent leurs bras charmants.
Leur douleur, en un chant d'une fierté sauvage,
S'exhale avec des cris de haine, et du rivage
Écoutant cette plainte affreuse, à leurs sanglots
Aphrodite répond, fille auguste des flots !
Ô douleur ! son beau corps fait d'une neige pure
Rougit, et sous le vent jaloux subit l'injure
De l'orage ; son sein aigu, déjà meurtri
Par leur souffle glacé, frissonne à ce grand cri.
Le visage divin et fier de Cythérée,
Dont rien ne peut flétrir la majesté sacrée,
À toujours sa splendeur d'astre et de fruit vermeil ;
Mais, dénoués, épars, ses cheveux de soleil
Tombent sur son épaule, et leur masse profonde
Comme d'un fleuve d'or en fusion l'inonde.
Leur vivante lumière embrase la forêt.
Mêlés et tourmentés par la bise, on dirait
Que leur flot pleure, et quand la reine auguste penche
Son front, dans ce bel or brille une tresse blanche.
Les larmes de Cypris ont brûlé ses longs cils.
Frémissante, elle aussi déplore les exils
Des grands Dieux, et, tandis que les Océanides
Gémissent dans la mer stérile aux flots rapides,
Elle parle en ces mots, et son rire moqueur,
Tout plein du désespoir qui gonfle son grand cœur,
Dans l'ombre où le matin lutte avec les ténèbres,
Donne un accent de haine à ses plaintes funèbres :

Ô nos victimes ! rois monstrueux, Dieux titans
Que nous avons chassés vers les gouffres du Temps !
Fils aînés du Chaos aux chevelures d'astres,
Dont le souffle et les yeux contenaient les désastres

Des ouragans ! Japet ! Hypérion, l'aîné
De nos aïeux ! ô toi, ma mère Dioné !
Et toi qui t'élanças, brillant, vers tes victoires,
Du sein de l'Érèbe, où dormaient tes ailes noires,
Toi le premier, le plus ancien des Dieux, Amour !
Voyez, l'homme nous chasse et nous hait à son tour,
Votre sang reparaît sur nos mains meurtrières,
Et nous errons, vaincus, parmi les fondrières.
Eh bien ! oui, nous fuyons ! Nos regards, ciel changeant,
Ne refléteront plus les longs fleuves d'argent.
Elle-même, la vie amoureuse et bénie
Nous pousse hors du sein de l'Être, et nous renie.
Homme, vil meurtrier des Dieux, es-tu content ?
Les bois profonds, les monts et le ciel éclatant
Sont vides, et les flots sont vides : c'est ton règne !
Cherche qui te console et cherche qui te plaigne !
Les sources des vallons boisés n'ont plus de voix,
L'ancre n'a plus de voix, les arbres dans les bois
N'ont plus de voix, ni l'onde où tu buvais, poète !
Et la mer est muette, et la terre est muette,
Et rien ne te connaît dans le grand désert bleu
Des cieux, et le soleil de feu n'est plus un Dieu !
Il ne te voit plus. Rien de ce qui vit, frissonne,
Respire ou resplendit, ne te connaît. Personne

À présent, vagabond, ne sait d'où tu venais
Et ne peut dire : C'est l'homme. Je le connais.
La Nature n'est plus qu'un grand spectre farouche.
Son cœur brisé n'a plus de battements. Sa bouche
Est clouée, et les yeux des astres sont crevés.
Tu ne finiras pas les chants inachevés,
Et tes fils, ignorant l'adorable martyre,
Demanderont bientôt ce que tu nommais Lyre !
Oh ! lorsque tu chantaient et que tu combattais,
Nous venions te parler à mi-voix ! Tu sentais
Près de ta joue, avec nos suaves murmures,
Délicieusement le vent des chevelures
Divines. Maintenant, savoure ton ennui.
Te voilà nu sous l'œil effrayant de Celui
Qui voit tant de milliers de mondes et d'étoiles
Naître, vivre et mourir dans l'infini sans voiles,
Et devant qui les grains de poudre sont pareils
À ces gouttes de nuit que tu nommes soleils.
Tout est dit. Ne va plus boire la poésie
Dans l'eau vive ! Les Dieux enivrés d'ambrosie
S'en vont et meurent, mais tu vas agoniser.
Ce doux enivrement des êtres, ce baiser
Des choses, qui toujours voltigeait sur tes lèvres,
Ce grand courant de joie et d'amour, tu t'en sèves !
Ils ne fleuriront plus tes pensers, enchantés

Par l'éblouissement des blanches nudités.
Donc subis la laideur et la douleur. Expie.
Nous, cependant, chassés par ta fureur impie,

Nous fuyons, nous tombons dans l'abîme béant,
Et nous sommes la proie horrible du néant.
Hellas, adieu ! forêts, vallons, monts grandioses,
Rocs de marbre, ruisseaux d'eau vive, lauriers-roses !
Mais, homme, quand la Nuit reprend nos cheveux d'or
Et nos fronts lumineux, tu sentiras encor
Nos soupirs s'envoler vers ta demeure vide,
Et sur tes mains couler nos pleurs, ô parricide !
C'est ainsi que parla dans son divin courroux
La grande Aphrodite. Sur les feuillages roux,
Tout sanglant et vainqueur de l'ombre qui recule,
Le Jour dans un sinistre et sombre crépuscule
S'était levé. Baissant leurs regards éblouis,
Les grands Dieux en pleurs dans la brume évanouis,
Formes sous le soleil de feu diminuées,
S'effaçaient tristement dans les vagues nuées
Où leurs fronts désolés apparaissaient encor.
Aphrodite, la reine adorable au front d'or,
Avec son sein de rose et ses blancheurs d'étoile
Sembla s'évanouir comme eux sous le long voile
De la brume indécise, en laissant dans ces lieux
Qu'avaient illuminés de leurs feux radieux
Son sein de lys sans tache et sa toison hardie,
Un reflet pâlisant de neige et d'incendie.

Août 1865.

« Ophélie »

La source est bien sûr *Hamlet* de Shakespeare.

Elle pourrait être *La Voie lactée* dans *Les Cariatides* de Banville, recueil offert par Rimbaud à Izambard en juillet 1870).

[...] Qui pourrait s'empêcher de craindre et de pâlir

Avec Cordélia, la fille du roi Lear,
Adorant, fille tendre, ainsi qu'une Antigone,
Son père en cheveux blancs, sans trône et sans couronne,
Parfum des derniers jours, pauvre Cordélia,
Seul et dernier trésor du roi qui l'oublia !

Qui, répétant tout bas les chansons d'Ophélie,
Ne retrouve des pleurs pour sa douce folie ? [...]

Si Dieu n'eût allumé l'autre flambeau : Shakspeare !
Dans le monde réel plein d'ombre et de rayons,
Tout ce qui nous sourit, tout ce que nous voyons,
Les cieux d'azur, les mers, ces immensités pleines,
La fleur qui brode un point sur le manteau des plaines,

Les nénuphars penchés et les pâles roseaux
Qui disent leur chant sombre au murmure des eaux, [...]

Rimbaud devait également connaître le tableau du préraphaélite John-Everett Millais, *Ophélie*, 1851-1852



On peut voir dans « Le dormeur du val » une propre reprise de Rimbaud qui transpose le personnage littéraire d'Ophélie en soldat contemporain de la guerre de 70.

« Bal des pendus »

Le souvenir de la *Ballade des pendus* (1489) de François Villon est évidente.

Frères humains, qui après nous vivez,
N'ayez les cœurs contre nous endurcis,
Car, si pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plus tôt de vous mercis.
Vous nous voyez ci attachés, cinq, six :
Quant à la chair, que trop avons nourrie,

Elle est pièce dévorée et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et poudre.
De notre mal personne ne s'en rie ;
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

Se frères vous clamons, pas n'en devez
Avoir dédain, quoique fûmes occis
Par justice. Toutefois, vous savez
Que tous hommes n'ont pas bon sens rassis.
Excusez-nous, puisque sommes transis,
Envers le fils de la Vierge Marie,
Que sa grâce ne soit pour nous tarie,
Nous préservant de l'inférieure foudre.
Nous sommes morts, âme ne nous harie,
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

La pluie nous a bués et lavés,
Et le soleil desséchés et noircis.
Pies, corbeaux nous ont les yeux cavés,
Et arraché la barbe et les sourcils.
Jamais nul temps nous ne sommes assis
Puis çà, puis là, comme le vent varie,
A son plaisir sans cesser nous charrie,
Plus becquetés d'oiseaux que dés à coudre.
Ne soyez donc de notre confrérie ;
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

Prince Jésus, qui sur tous a maistrise,
Garde qu'Enfer n'ait de nous seigneurie :
A lui n'ayons que faire ne que soudre.
Hommes, ici n'a point de moquerie ;
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

De manière plus contemporaine, il pourrait s'inspirer de deux poèmes d'*Emaux et Camées* de Théophile Gautier, « Bûchers et tombeaux » et « Le Souper des armures », d'un passage de *L'Homme qui rit* de Victor Hugo (le passage du pendu dans la brume). Il peut aussi s'inspirer de « Effet de nuit » dans *Poèmes saturniens* de Verlaine.

Effet de nuit

La nuit. La pluie. Un ciel blafard que déchiquette
De flèches et de tours à jour la silhouette
D'une ville gothique éteinte au lointain gris.
La plaine. Un gibet plein de pendus rabougris
Secoués par le bec avide des corneilles
Et dansant dans l'air noir des giges nonpareilles,
Tandis, que leurs pieds sont la pâture des loups.
Quelques buissons d'épine épars, et quelques houx
Dressant l'horreur de leur feuillage à droite, à gauche,

Sur le fuligineux fouillis d'un fond d'ébauche.
Et puis, autour de trois livides prisonniers
Qui vont pieds nus, un gros de hauts pertuisaniers
En marche, et leurs fers droits, comme des fers de herse,
Luisent à contresens des lances de l'averse.

« Le châtimement de Tartufe »

Ce poème est à rapprocher du texte en prose anticlérical de Rimbaud lui-même, « Un cœur sous une soutane ». Le personnage de Tartufe est bien sûr celui de Molière mais Rimbaud prend ses distances par rapport au personnage original. Il est satirique comme « Le forgeron » ou « Vénus anadyomène ».

« Vénus anadyomène »

Cette pièce date du 27 juillet 1870. Elle marque une forme d'émancipation dans le sens d'un réalisme impitoyable. Cette description d'une fille de joie mal en point s'inspire du poème du poète parnassien Albert Glatigny, « Les Antres malsains » du recueil *Vignes folles*, où le poète décrivait un estaminet tenu par une ancienne fille de joie.

Voici un extrait :

Sans craindre que le vent nauséabond altère,
Muse, avec tes rosiers la neige de tes seins,
Tu peux, fille robuste à la parole austère,
Pénétrer avec moi dans les Antres malsains,

Dans les gouffres du rire et des pleurs lamentables,
Des haillons que le vin a rougis tristement,
Où, harassé d'ennui, les coudes sur les tables,
Se vautre le bétail de l'abrutissement. [...]

La figure de blanc et de carmin plaquée,
La Matrone est assise au centre du comptoir :
Bourgeoise comme aux jours de fête requinquée,
Elle agaçait, jadis, l'asphalte du trottoir.

Mais certes, à présent, rien en elle n'indique
La fille au regard prompt en quête d'un galant,
Et même c'est avec une grâce pudique
Que le sourire naît sur sa lèvre en parlant. [...]

Ce poème de Rimbaud est une poésie de la laideur, nouvelle manière qui annonce « Mes petites amoureuses ». Extrait :

Nous nous aimions à cette époque,
Bleu laideron !
On mangeait des œufs à la coque
Et du mouron !

Un soir, tu me sacras poète
Blond laideron :
Descends ici, que je te fouette
En mon giron ;

J'ai dégueulé ta bandoline,
Noir laideron ;
Tu couperais ma mandoline
Au fil du front.

Pouah ! mes salives desséchées,
Roux laideron
Infectent encor les tranchées
De ton sein rond !

Ô mes petites amoureuses,
Que je vous hais !
Plaquez de fougues douloureuses
Vos tétons laids !

Ce poème de Rimbaud n'a pas le spiritualisme de Baudelaire qui trouve une volupté morbide dans la contemplation d'une charogne. Voici le poème de Baudelaire à titre de comparaison :

« Une charogne » (*Les Fleurs du mal*)

Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,
Ce beau matin d'été si doux :
Au détour d'un sentier une charogne infâme
Sur un lit semé de cailloux,

Les jambes en l'air, comme une femme lubrique,
Brûlante et suant les poisons,
Ouvrait d'une façon nonchalante et cynique
Son ventre plein d'exhalaisons.

Le soleil rayonnait sur cette pourriture,
Comme afin de la cuire à point,
Et de rendre au centuple à la grande Nature
Tout ce qu'ensemble elle avait joint ;

Et le ciel regardait la carcasse superbe
Comme une fleur s'épanouir.
La puanteur était si forte, que sur l'herbe
Vous crûtes vous évanouir.

Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride,
D'où sortaient de noirs bataillons

De larves, qui coulaient comme un épais liquide
Le long de ces vivants haillons.

Tout cela descendait, montait comme une vague,
Ou s'élançait en pétillant ;
On eût dit que le corps, enflé d'un souffle vague,
Vivait en se multipliant.

Et ce monde rendait une étrange musique,
Comme l'eau courante et le vent,
Ou le grain qu'un vanneur d'un mouvement rythmique
Agite et tourne dans son van.

Les formes s'effaçaient et n'étaient plus qu'un rêve,
Une ébauche lente à venir,
Sur la toile oubliée, et que l'artiste achève
Seulement par le souvenir.

Derrière les rochers une chienne inquiète
Nous regardait d'un œil fâché,
Epiant le moment de reprendre au squelette
Le morceau qu'elle avait lâché.

- Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,
A cette horrible infection,
Etoile de mes yeux, soleil de ma nature,
Vous, mon ange et ma passion !

Oui ! telle vous serez, ô la reine des grâces,
Après les derniers sacrements,
Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses,
Moisir parmi les ossements.

Alors, ô ma beauté ! dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés !

« Les réparties de Nina »

Ce poème est daté du 15 août 1870. C'est un poème de vacances comme « Première soirée » ; Le début est aussi mièvre que dans ce dernier poème. En revanche, la description réaliste d'un intérieur paysan est beaucoup plus talentueuse. Il peut s'apparenter à « un tableau de genre » comme « Les effarés ».

« A la musique »

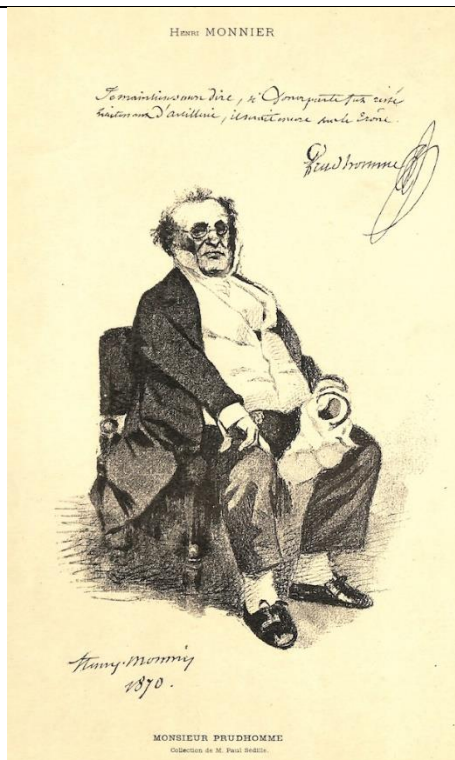
C'est une satire des bourgeois de Charleville, la ville natale de Rimbaud. Il emprunte très nettement encore une fois à Glatigny, qu'il vient de lire, dans « Promenades d'hiver » des *Flèches d'or* (1864) :

Promenades d'hiver

À Albéric second.

Dimanche : le soleil, dont les pâles rayons
Nous font renaître encor lorsque nous les voyons,
Luit dans le brouillard froid et gris; les cheminées
Se dressent sur les toits, noires, chaperonnées
De tôle; sur la place, écoutant les accords
D'un orchestre guerrier, leurs beaux habits dehors,
Mille bourgeois joyeux flânent avec leurs femmes,
Dont les vastes chapeaux ont des couleurs infâmes,
Mais qui font cependant plaisir à voir. On sent
Passer je ne sais quoi de gai, de caressant,
Dans l'air vif de décembre ébranlé par les cloches :
Tout grouille, tout babille, et, les mains dans les poches,
Moi, je suis doucement les filles aux yeux doux,
A qui le rire met de jolis petits trous
Au visage, et qui vont, alertes et discrètes,
Cueillir furtivement la fleur des amourettes.

Mais Rimbaud, s'il s'en inspire, marque aussi l'originalité grandissante de son style et le pittoresque des expressions utilisées. Ce poème caricatural est dans la veine du type bourgeois, alors à la mode, appelé Joseph Prudhomme du caricaturiste, Henri Monnier.



Paul Verlaine a écrit un poème célèbre sur ce type de bourgeois qui méprise les poètes.

Monsieur Prudhomme

Il est grave : il est maire et père de famille.
 Son faux col engloutit son oreille. Ses yeux
 Dans un rêve sans fin flottent insoucieux,
 Et le printemps en fleur sur ses pantoufles brille.

Que lui fait l'astre d'or, que lui fait la charmille
 Où l'oiseau chante à l'ombre, et que lui font les cieux,
 Et les prés verts et les gazons silencieux ?
 Monsieur Prudhomme songe à marier sa fille.

Avec monsieur Machin, un jeune homme cossu,
 Il est juste-milieu, botaniste et pansu.
 Quant aux faiseurs de vers, ces vauriens, ces marouffles,

Ces fainéants barbus, mal peignés, il les a
 Plus en horreur que son éternel coryza,
 Et le printemps en fleur brille sur ses pantoufles.

Le critique Bouillane de Lacoste a écrit à propos de ce poème qu'Arthur « s'émancipe à vue d'œil » sous le triple effet des chaleurs, des vacances, surtout peut-être de la guerre. Sa première fugue date du 29 août.

« **Roman** »

Ce poème est daté du 23 septembre 1871, trois jours après « Les effarés ». Il décrit ici avec ironie les amourettes d'un gamin de dix-sept ans. A-t-il déjà vécu semblable expérience à Charleville. Peut-être en mai 1871. Il serait resté devant elle « effaré comme trente-six millions de caniches nouveau-nés ». Il se moque de lui-même dans ce poème, sachant qu'il était « gauche dans ses allures, timide et sans élégance », selon Louis Pierquin, un de ses proches amis.

« **Morts de Quatre-vingt-douze et de Quatre-vingt-treize...** »

Voir « O soldats de l'an Deux » de Victor Hugo dans *Les Châtiments*

Ô soldats de l'an deux ! ô guerres ! épopées !
Contre les rois tirant ensemble leurs épées,
Prussiens, Autrichiens,
Contre toutes les Tyrans et toutes les Sodomes,
Contre le czar du nord, contre ce chasseur d'hommes
Suivi de tous ses chiens,

Contre toute l'Europe avec ses capitaines,
Avec ses fantassins couvrant au loin les plaines,
Avec ses cavaliers,
Tout entière debout comme une hydre vivante,
Ils chantaient, ils allaient, l'âme sans épouvante
Et les pieds sans souliers !

Au levant, au couchant, partout, au sud, au pôle,
Avec de vieux fusils sonnant sur leur épaule,
Passant torrents et monts,
Sans repos, sans sommeil, coudes percés, sans vivres,
Ils allaient, fiers, joyeux, et soufflant dans des cuivres
Ainsi que des démons !

La Liberté sublime emplissait leurs pensées.
Flottes prises d'assaut, frontières effacées
Sous leur pas souverain,
Ô France, tous les jours, c'était quelque prodige,
Chocs, rencontres, combats ; et Joubert sur l'Adige,
Et Marceau sur le Rhin !

On battait l'avant-garde, on culbutait le centre ;
Dans la pluie et la neige et de l'eau jusqu'au ventre,
On allait ! en avant !

Et l'un offrait la paix, et l'autre ouvrait ses portes,
Et les trônes, roulant comme des feuilles mortes,
Se dispersaient au vent !

Oh ! que vous étiez grands au milieu des mêlées, Soldats !
L'oeil plein d'éclairs, faces échevelées
Dans le noir tourbillon,
Ils rayonnaient, debout, ardents, dressant la tête ;
Et comme les lions aspirent la tempête
Quand souffle l'aquilon,

Eux, dans l'emportement de leurs luttes épiques,
Ivres, ils savouraient tous les bruits héroïques,
Le fer heurtant le fer,
La Marseillaise ailée et volant dans les balles,
Les tambours, les obus, les bombes, les cymbales,
Et ton rire, ô Kléber !

La Révolution leur criait : - Volontaires,
Mourez pour délivrer tous les peuples vos frères ! -
Contents, ils disaient oui.
- Allez, mes vieux soldats, mes généraux imberbes !
Et l'on voyait marcher ces va-nu-pieds superbes
Sur le monde ébloui !

La tristesse et la peur leur étaient inconnues.
Ils eussent, sans nul doute, escaladé les nues
Si ces audacieux,
En retournant les yeux dans leur course olympique,
Avaient vu derrière eux la grande République
Montrant du doigt les cieux ! ...

« Le mal »

C'est un poème anticlérical et surtout contre Dieu, qui ne semble sensible qu'à l'argent.
Rimbaud, après une enfance très pieuse, avait pris un tournant anticlérical à l'été 1870.
Son ami Delahaye rapporte qu'il disait en parlant de la littérature réaliste : « Bien connaître les préjugés, les ridicules, les erreurs, enfin *le Mal*, pour en hâter la destruction. »

« Rages de César »

Poème d'actualité puisque Napoléon III vient d'être fait prisonnier par les Allemands mais le pluriel indique qu'il devient un symbole de tous les oppresseurs. Il montre l'empereur déchu, en habits civils, cheminer le long des pelouses du château de Wilhelmshöhe, en Prusse. Son « compère » est Emile Ollivier, chef du cabinet de l'Empereur, qui avait laissé son gouvernement déclaré la guerre.

Le second cahier est composé de sept sonnets.

« Rêvé pour l'hiver »

C'est le récit d'une rencontre en wagon, lors d'une de ses fugues. Rencontre véritable ou pure imagination ? Il s'inspire des *Cariatides* de Banville. Les voyages en chemin de fer avaient encore tout le charme de la nouveauté.

« Au Cabaret-Vert »

C'est un vrai cabaret (La Maison Verte) de Charleroi où Rimbaud a dû s'arrêter lors de sa fugue en Belgique. Elle devient le symbole de la liberté et du bonheur.

« La maline »

Ce sont les mêmes circonstances que le précédent poème. Rimbaud est décontracté, heureux de vivre et content d'être oisif.

« L'éclatante victoire de Sarrebrück »

Selon Rimbaud lui-même, ce poème a pour origine une gravure bon marché et bariolée, aperçue à Charleroi, en Belgique. C'est une victoire sans envergure de Napoléon III, le 2 août 1870, et montée en épingle. C'est une satire sous un mode naïf d'image d'Epinal.

« Le buffet »

C'est sans doute le fruit d'une expérience personnelle, celle d'un enfant qui fouille dans des vieilleries.

Il pourrait s'inspirer de ce poème de Robert Luzarche, paru dans *Le Parnasse contemporain*, en 1866.

BRIC-A-BRAC

Un soir je m'arrêtai devant une boutique
Où gisait pêle-mêle un amas surprenant
D'armes et de vieux pots qu'un brocanteur sceptique
Avait entassés là pour vendre à tout venant.

Le long des murs jaunis comme de vieilles pipes
On pouvait entrevoir dans les angles profonds
Quelques groupes piteux de lamentables nippes,
Vaniteux oripeaux transformés en chiffons.

Parmi tous ces débris et toutes ces guenilles,
Un verre de Venise aux contours élégants,
Ainsi qu'un papillon entouré de chenilles,
Jetait sur ses voisins des reflets arrogants.

Ruisselants de bijoux, par d'illustres orfèvres
Ciselés, ses flancs bleus conservaient les parfums
Qu'y laissèrent les vins de Toscane et les lèvres

Des femmes que chantaient les poètes défunts.

Auprès de ce chef-d'œuvre aux formes si suaves,
Vieux champions des droits que César profana,
Plusieurs bustes romains, impassibles et graves,
Causaient de Spartacus ou de Catilina.

Non loin de là, debout, une grande rapière
Du temps de Charles neuf, écoutant leurs propos,
Se tenait à l'écart, farouche, droite et fière,
Et dans un coin obscur se rouillait en repos.

Pensif en contemplant ce bizarre assemblage
De reliques, longtemps je me suis arrêté,
Car toutes me parlaient votre muet langage,
Vieil honneur, vieil amour, et vieille liberté.